

LE THÉÂTRE DE L'
O P S I S

Revue de presse

Les enfants d'Adam

Audur Ava Ólafsdóttir et l'invention de la «vérité»

Et si le passé était notre invention, avance la romancière islandaise dans «Les enfants d'Adam»

9 septembre 2017 | Marie Labrecque - Collaboratrice | Théâtre



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir

Dans la lignée familiale d'Audur Ava Ólafsdóttir, la passion de la danse se transmet d'une femme à l'autre. Elle-même a pratiqué cet art, qui l'a amenée au théâtre.

On connaît l'Islandaise Audur Ava Ólafsdóttir pour ses lumineux romans, empreints d'une douce poésie. Voilà qu'on s'apprête à découvrir son écriture dramaturgique grâce au Théâtre de l'Opsis, qui monte *Les enfants d'Adam* pour son Cycle scandinave. Malgré ses nombreux engagements (trois conférences, plus une participation au Festival international de littérature à Reykjavik), l'écrivaine a pris le temps de répondre à nos questions, par courriel, dans un très bon français. Une « *langue tellement belle* », qu'elle maîtrise depuis des études en France. « *C'est la première fois qu'une de mes pièces est jouée à l'étranger et ça me fait chaud au coeur que cela se passe au Canada* », écrit-elle.

Pour l'auteure de *Rosa Candida* — lauréat du Prix des libraires du Québec en 2011 —, la différence entre le métier de romancier et celui de dramaturge est aussi grande que celle qui sépare le plombier du menuisier. L'ex-professeure d'histoire de l'art, qui a notamment enseigné durant quelques années à l'Académie d'art dramatique d'Islande, avait envie d'explorer le dialogue, « *de devoir donner un sens et créer des personnages* » à travers les seuls échanges. Sans oublier la dimension essentielle du non-dit. « *Ce qui me fascinait dans l'écriture dramatique, c'était la musique intérieure et le rythme.* »

Audur Ava Ólafsdóttir a jusqu'ici mis au monde quatre pièces portées à la scène et une jouée à la radio. Sa première, créée au Théâtre national d'Islande, met en question le concept de vérité. « *Les enfants d'Adam a été écrit en 2011 après la crise financière en Islande, alors que régnait une atmosphère de méfiance vis-à-vis de tout et de tout le monde. Les gens ne savaient plus à qui se fier. Le concept clé de la discussion était de "dire la vérité".* »

Elle y a puisé un sujet de tragicomédie, campée dans ce microcosme de la société qu'est la cellule familiale. « *La pièce se concentre sur cette question : à quel point connaît-on ses proches ? Et qui détient les droits d'auteur sur les souvenirs dans une famille ? Ce qui complique les choses, c'est le fait que la mémoire se situe au même endroit que l'imagination dans le cerveau. Et si le passé, avec son pouvoir tyrannique, était notre invention ?* »

Un affrontement familial met au jour les différences de perceptions chez ces personnages (joués par Dorothee Berryman, Anne-Élisabeth Bossé, Sébastien Dodge, Daniel Parent et Marie-Ève Pelletier) apparentés mais finalement étrangers l'un à l'autre. « *Chacun joue son rôle : dans une famille dysfonctionnelle, les gens ont des rapports de force, et leurs comportements se sont souvent fixés dans la petite enfance.* » Récemment veuve, la matriarche va se révéler plus libre, avec « *une vie beaucoup plus colorée* » que ne voulait l'imaginer sa progéniture...

Alors on danse

Les échanges que comporte *Les enfants d'Adam* semblent parfois avoir une teneur absurde, parce qu'ils ne sont pas tant des dialogues, explique Audur Ava Ólafsdóttir, qu'un enchaînement de monologues, où chacun énonce son point de vue sans écouter l'autre. « *Les critiques islandais ont parlé de néo-absurdisme à propos des dialogues. Pour moi, c'est du réalisme pur, car c'est la façon dont une conversation se déroule chez nous. Dans ces monologues, l'humour, s'il y en a, vient du fait qu'on parle comme si on croyait vraiment ce qu'on dit !* »

Dans un pays de 333 000 habitants où « *tout le monde connaît tout le monde — ou presque, sinon on connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un* » —, les conversations sont toujours teintées par les sentiments. « *Les dialogues islandais ne se déroulent pas de façon logique comme pour vous, les francophones ! Et on ne va pas de A à B comme le fait un peuple rationnel, mais de F à B, puis on continue de B à Z, ensuite de Z à K et on termine par A...* »

Je doute du pouvoir du langage pour comprendre l'autre : le plus souvent il est utilisé comme un instrument de contrôle pour se justifier soi-même et ses pouvoirs

Audur Ava Ólafsdóttir

La pièce est en fait axée sur le langage et met en lumière ses limites. « *Je doute du pouvoir du langage pour comprendre l'autre : le plus souvent il est utilisé comme un instrument de contrôle pour se justifier soi-même et ses pouvoirs. Voyez Trump...* »

Puisqu'elle se méfie de la parole comme « *moyen de rendre compte de la réalité* », elle a offert à ses personnages un autre mode d'expression : la danse. Même si la dramaturge laisse la liberté au metteur en scène (ici, Luce Pelletier) d'en tenir compte ou pas, elle écrit en préambule que le mouvement, qui fait partie de la structure de la pièce, « *sert à projeter sur les personnages un éclairage différent de celui des dialogues et à révéler leur "vraie" nature* ». Dans la lignée familiale d'Audur Ava Ólafsdóttir, la passion de la danse se transmet d'une femme à l'autre. Elle-même a longtemps pratiqué cet art, qui l'a justement amenée au théâtre.

Celle dont le cinquième roman traduit en français, *Ör*, récent lauréat du Prix islandais de la littérature, va paraître au début d'octobre en France, travaille d'ailleurs avec une chorégraphe sur un projet intitulé *Vacuum*, qui impliquera des...aspirateurs. Elle destine aussi d'autres oeuvres au théâtre, un art qui intéresse beaucoup les Islandais. « *Aller au théâtre est un passe-temps très populaire sur l'île, beaucoup plus que le cinéma ou le football.* » De quoi rendre jaloux bien des dramaturges d'ici...

Les Enfants d'Adam

Texte d'Audur Ava Ólafsdóttir. Traduction de Racka Asgeirsdóttir et Claire Béchet. Mise en scène de Luce Pelletier. Une production du Théâtre de l'Opsis. Du 18 septembre au 8 octobre, au Monument-National.



Les enfants d'Adam : la famille sans gènes

Jean-Christophe Cuttaz | 18 septembre 2017

Crédit photo : Marie-Claude Hamel



Invités d'urgence par leur mère vieillissante, un frère, ses deux soeurs et le conjoint de l'une des deux se retrouvent pour un brunch familial au cours duquel des révélations vont égratigner les certitudes et les perceptions que chacun avait des autres membres de la famille. Ce qui aurait pu être le scénario d'un drame familial en huis-clos donne en fait lieu à une réjouissante séance collective de questionnements sur la notion de vérité sur fond de conflit inter-générationnel.

Toute en espièglerie, Dorothée Berryman campe une femme âgée, pétillante de nouveaux projets et d'envies, libérée d'une vie passée à cuire des pommes de terre pour le père des enfants, récemment décédé. Elle prend un plaisir jouissif à écorner les perceptions et les souvenirs de ses enfants, aussi bien de ses deux filles, qui s'occupent d'elle au quotidien (Maman, as-tu pris tes pilules?), que de son fils prodigue, l'original de la famille, qui a passé des années à l'étranger et la soutient dans ses choix.

Quel bonheur de voir se croiser des personnages qui se parlent sans se comprendre, qui s'entendent sans s'écouter, qui ne savent pas sortir de leur rôle, chacun enfermé dans la forteresse de ses certitudes. Les enfants d'Adam est une pièce qui questionne ouvertement le langage, dans son incapacité à saisir le vrai. Les dialogues sont remplis d'humour et d'une tendresse douce-amère – on rit beaucoup à voir le capharnaüm que provoque chacune des révélations de cette femme qui reprend sa vie en main. C'est d'ailleurs là que la danse intervient, comme un autre moyen d'exprimer son caractère, ses contrariétés et ses joies, qui révèle ce que les mots ne peuvent pas exprimer.

Portrait d'une famille imparfaite au bord de la crise de nerfs, cette critique ouverte de la parentalité constitue un témoignage attachant et lumineux du fait qu'on ne connaît jamais vraiment ceux qui nous sont le plus proches. Lumineuse et pleine d'entrain, la pièce, mise en scène par Luce Pelletier, est un bonbon pour notre enfant intérieur et une belle leçon de vie et de lâcher prise.

Une pièce de l'auteure islandaise Audur Ava Ólafsdóttir.

Théâtre de l'Opsis

À voir au Studio Hydro-Québec du Monument-National du 18 septembre au 8 octobre 2017.



Les enfants d'Adam : Famille, je vous hais!

PAR RAYMOND BERTIN

20 SEPTEMBRE 2017

Agréable surprise que cette nouvelle production du Cycle scandinave de l'Opsis. Dans *Les enfants d'Adam*, sa première pièce, la romancière islandaise Audur Ava Ólafsdóttir (*Rosa Candida*) révèle un regard sur ses contemporains d'une grande acuité et d'une pertinence indéniable en notre époque de confusion sentimentale. En misant sur une solide équipe d'interprètes, un décor dépouillé et des numéros dansés percutants, la metteuse en scène Luce Pelletier réussit son pari de pénétrer les couches nombreuses d'une écriture originale, intrigante, pleine d'humour, de dérision et de violence sourde.



Marie-Claude Hamel

Ouverture des hostilités

Il s'agit d'un huis clos familial assez déjanté: au petit matin, les deux filles, la cadette, Magdalena, et l'aînée, Marta, flanquée de son mari Martin, accourent au chevet de leur mère qui les a fait venir d'urgence, s'imaginant la trouver morte ou au bord de l'agonie. Or, Élisabeth, au contraire, se montre pimpante de vie, souriante et enjouée, en partie à cause de la surprise qu'elle leur fait: leur frère Mikhaël, exilé depuis 7 ans, est de retour. On comprend rapidement que cela ne réjouit qu'elle: les attaques insidieuses et malveillantes, l'hostilité et la mauvaise foi évidente à l'endroit de Mik, de la part des trois autres, laissent deviner que sa présence inattendue vient contrecarrer leurs plans. Des plans qui consistent en stratégies visant à accaparer les biens de la vieille.

Mais vieille, Élisabeth, qui dépasse à peine les 70 ans, ne l'est pas tant que ça: elle va donner à ses enfants, qui ont hérité des défauts de son défunt mari, Adam, une leçon de vie dont ils se souviendront, et nous aurons la joie, et la surprise avec eux, de la voir rajeunir au fil de la représentation. L'interprétation de Dorothee Berryman, qui prend un plaisir communicatif à incarner ce personnage de veuve joyeuse, montre une intelligence subtile du texte, où sa bonne humeur et une naïveté apparente nous feraient presque craindre que cette mère si attachante d'humanité finisse par tomber sous les coups répétés et la mesquinerie de sa progéniture, à l'exception bien sûr de son cher Mik, qui n'aura de cesse de la soutenir dans ses rêves.



Marie-Claude Hamel

La danse qui révèle

Astuce de l'auteure, qui qualifie son œuvre de «théâtre-danse», des passages dansés permettent aux interprètes, qui y excellent, d'exprimer la face cachée, la véritable nature des sentiments de leurs personnages, d'une violence inouïe. Ces petites chorégraphies modernes et enlevées intercalées dans les moments de tension, fruits du travail remarquable de Danielle Lecourtois, déclenchent automatiquement les rires du public. Elles n'en expriment pas moins la transposition d'une forme de manipulation fort répandue des aînées par ceux et celles qui devraient les protéger et les soutenir dans les dernières années de leur vie.

Les quatre interprètes des enfants et du gendre d'Élisabeth, habiles aux jeux du sarcasme, de la répartie pleine de sous-entendus et de la formule assassine, laissent progressivement transparaître les failles, les non-dits, à travers un jeu physique et stylisé, loin du réalisme. Dans le rôle de l'aînée, Marta, Marie-Ève Pelletier fait montre de beaucoup de cran et de chien, frôlant parfois l'hystérie, alors que Sébastien Dodge donne à son efflanqué de mari, Martin, une lavette ratoureuse qui finira par montrer sa vulnérabilité, une humanité certaine. Anne-Élisabeth Bossé offre, avec Magdalena, un rôle de fille maladroite et gauche, un peu à côté de ses pompes, un type de personnage dont elle a le secret. Quant à Daniel Parent, en Mikhaël, il est parfait d'ambiguïté, louvoyant devant les autres pour ne pas répondre à leurs attaques, complice du rève d'émancipation de leur mère.

Une œuvre dont on ressort le sourire aux lèvres, charmé par la vivacité d'esprit d'une auteure à découvrir.

Les enfants d'Adam

Texte: Audur Ava Ólafsdóttir. Traduction: Racka Asgeirsdóttir et Claire Béchet. Mise en scène: Luce Pelletier. Scénographie et accessoires: Olivier Landreville. Costumes: Caroline Poirier. Musique: Catherine Gadouas. Éclairages: Jocelyn Proulx. Chorégraphies: Danielle Lecourtois. Maquillage et coiffure: Sylvie Rolland Provost. Avec Dorothee Berryman, Anne-Élisabeth Bossé, Sébastien Dodge, Daniel Parent et Marie-Ève Pelletier. Une production du Théâtre de l'Opsis. Au Studio du Monument-National jusqu'au 8 octobre 2017.



Les enfants d'Adam: la famille dans tous ses états

PAR Sara Dufour LE 29 SEPTEMBRE 2017

Secrets de famille, jalousie, frustrations, rêves brisés, règlements de comptes, apparences trompeuses, communication défailante... Voilà ce qui se trame lors de ce huis-clos familial de l'auteure islandaise Audur Ava Ólafsdóttir, présenté en première nord-américaine au Monument-National, jusqu'au 8 octobre.

Élisabeth, la veuve d'Adam, invite ses enfants à un déjeuner pour leur faire une annonce importante. Ses filles, prêtes à discuter d'une maison de retraite et de la vente de la demeure familiale, sont très étonnées d'y voir leur frère, absent depuis plusieurs années. Ensemble, ils découvriront qui était vraiment leur père... et par le fait même, leur mère.

Ce sont cinq personnages stéréotypés qui se partagent la scène, et ce, pendant 1h20 (sans entracte). Il y a, bien sûr, la mère Élisabeth (**Dorothée Berryman**, en veuve pétillante et espiègle), l'aînée Marta (**Marie-Ève Pelletier**, convaincante en femme frustrée) avec son conjoint Martin (**Sébastien Dodge**, trop drôle en gendre coincé), la cadette Magdalena (**Anne-Élisabeth Bossé**, fidèle à ses rôles de « paumée ») et Mikhaël (l'excellent **Daniel Parent**), le fils intello parti à l'étranger depuis des années.

La distribution est tout simplement solide! La présence des acteurs est forte, et leur jeu est naturel. Le décor, sobre et minimaliste (**scénographie de Olivier Landreville**), leur laisse d'ailleurs toute la place. Les accessoires se résument à un tas de tiroirs en bois –qui rappellent Adam, ébéniste et « adroit de ses mains » – et une table à manger avec des chaises.

Entre les répliques efficaces et drôles, les mots, les dialogues de sourds, et les adresses aux spectateurs par le biais d'un micro, il y a des interludes de danse où les personnages semblent se décoincer, se métamorphoser. C'est éclaté, non-linéaire et très rythmé. On ne s'ennuie pas avec cette **mise en scène de Luce Pelletier**.

La pièce *Les enfants d'Adam*, de l'auteure islandaise **Audur Ava Ólafsdóttir** (traduction de **Racka Asgeirsdóttir** et **Claire Béchet**), s'inscrit dans le cycle scandinave du Théâtre de l'Opsis qui évoque des thèmes communs au Québec. On partage la nordicité, l'éternelle quête de l'identité, l'angoisse de la vieillesse, les relations entre générations, les problèmes de communication et les non-dits. C'est à travers la recherche de sens, de vérité et d'une place au sein de leur famille (et par extension, dans la société) que les personnages évoluent. On s'y reconnaît tous. Malgré des thèmes lourds, cette pièce nous fait passer un très bon moment. **À voir.**